HISTORIQUE- POINTE ST-LOUIS, BEAUHARNOIS

PAR DOMINIQUE BELLEMARE

ABSTRACT :

This article describes the Thibaudeau property of Beauharnois, its buildings, history, anecdotes and memories; and the history of the Rodier-Thibaudeau-Hone-Bellemare family, their place in history, achievements and social standings. This house remains mostly in its virgin state, and makes it the last XIXth Century summer houses and estates of the social elite of its era to be inhabited and used by the same family, without being sold, transformed and subdivided.

La Pointe Saint-Louis, ainsi désignée sur les cartes géographiques est notre propriété familiale depuis plusieurs générations. Située à Beauharnois à l'extrémité ouest de la ville elle forme, une longue pointe bordée par le fleuve Saint-Laurent, la rivière Saint-Louis et, à sa base, par la route 132. Acquise en 1866 par mon arrière-arrière grand-père Charles-Séraphin Rodier, sénateur, elle faisait autrefois partie d'un vaste domaine composé de bois, de champs et de fermes situés de part et d'autre du « Chemin de la Reine ».



l'Honorable Charles-Séraphin Rodier, sénateur, alors président de la Société Saint-Jean-Baptiste, vers 1870

On connaît peu l'histoire ancienne de ce terrain antérieurement à celle de notre famille. Les amérindiens ne semblent pas l'avoir occupé de façon importante mais comme toutes les pointes situées en bordure du fleuve, elle servait à l'occasion comme lieu de halte pour de courts séjours.

Sous le régime français, cette propriété faisait partie du domaine seigneurial du marquis de Beauharnois, mais cette seigneurie fut, à cette époque, très peu exploitée. Sous le régime anglais elle devenait la seigneurie Ellice, qui fut divisée en plusieurs « towns ». La rivière Saint-Louis marquait la frontière entre Annstown et Marystown; c'est donc à cette dernière section qu'appartenait notre propriété. Des champs devaient s'y étendre, mais sans bâtiments importants à l'exception de quelques maisons de pierre situées dans la partie ouest de la propriété originale. Ces maisons, auxquelles d'autres se sont rajoutées suite à la vente de cette section, ont été désignées plus tard par le terme de « maisons de l'Hydro ». Par la suite, elles furent malheureusement détruites. Elles étaient situées là où se trouve aujourd'hui une partie du parc de l'Hydro-Québec.

Il est fort possible qu'en 1838 les Patriotes aient utilisé une parcelle de la Pointe St-Louis (puisque le chemin de la Reine de l'époque se trouve sur notre propriété actuelle) lorsqu'ils sont entrés à Beauharnois, prenant alors la famille Ellice en otage. On pensait même qu'ils y avaient installé une cache d'armes, mais rien ne fut découvert.

Vers 1860, à la fin du régime seigneurial, Charles-Séraphin Rodier acquit diverses propriétés à Beauharnois, dont le moulin à farine, le moulin à laine, tous les deux situés sur l'ancien terrain de la compagnie Domtar, de même que d'autres propriétés en ville, dont un hôtel. En 1866, il acquit le terrain actuel de la famille, la Pointe Saint-Louis, de la seigneurie Ellice. Les autres propriétés furent peu à peu vendues, mais la nôtre, de même que les terrains situés en bordure du parc de l'Hydro-Québec sont restés très longtemps dans la famille.

Au début, la famille ne résidait pas sur l'actuelle Pointe Saint-Louis. Elle occupait une autre maison située plus loin en bordure du côté nord du chemin de la Reine (devenu la route 132) sur les terrains qu'a occupé l'Elkem. Cette maison a subsisté jusque dans les années '70 alors qu'elle fut démolie pour agrandir le stationnement des



Vue aérienne de la pointe St-Louis, 1974

bureaux administratifs de l'Elkem

Charles-Séraphin Rodier fut un des premiers millionnaires canadiens-français « self-made ». Contrairement à certaines grandes familles de l 'époque qui possédaient d'importants domaines hérités du régime seigneurial, la famille Rodier était, à l'origine, assez modeste. Le premier Rodier, Jean-Baptiste, est arrivé tard en Nouvelle-France en 1759. Il était, croit-on, chirurgien dans l'armée française et il est demeuré au Canada après la conquête. Les Rodier des générations suivantes ont été de fervents nationalistes et plusieurs d'entre eux ont été actifs auprès des Patriotes. Le plus important fut Édouard-Étienne Rodier, oncle de Charles-Séraphin Rodier et député du Parti Patriote de la circonscription de l'Assomption. Un autre oncle, prénommé également Charles-Séraphin, fut maire de Montréal de 1858 à 1862. Les historiens de l'époque le décrivent comme assez flamboyant! Il fut en fonction entre autres pour l'inauguration du Pont Victoria et la visite du Prince de Galles, le futur Roi Édouard VII.

Charles-Séraphin Rodier a fait fortune de diverses façons. Il a commencé à seize ans par vendre des journaux sur la rue Notre-Dame à Montréal, puis il a travaillé pour un fabricant d'outils agricoles. Par la suite, il fit l'acquisition de cette compagnie et il trouva ingénieusement le moyen d'accroître ses ventes en vendant à crédit, ce crédit étant souvent garanti par une hypothèque. Toutefois, contrairement à ce que prétendent certains historiens (tel que Laviolette), ce n'est pas en saisissant les terres des mauvais débiteurs qu'il aurait fait fortune. Comme en témoignent les nombreux registres que nous possédons ou ceux qui se trouvent présentement aux Archives nationales du Québec, ces débiteurs ont, la plupart du temps, acquitté leur prêt sans problèmes. Il y eut effectivement quelques cas de déconfiture financière, mais ceux-ci sont très rares. Pour comprendre comment, à cette époque, on pouvait bâtir une fortune, il faut se replacer dans le contexte économique et politique approprié: il n'y avait aucun impôt sur le revenu, le gouvernement tirant des droits de douanes la majeure partie de ses revenus. Donc un entrepreneur pouvait faire des profits extrêmement intéressants si ses revenus ne dépendaient pas de biens importés. Il faut aussi se rappeler que le contexte économique de 1850 à 1900 en a été un de déflation et que, par conséquent, la valeur nette d'un actif augmentait sans cesse. De plus, Charles-Séraphin Rodier eut la chance de vendre plusieurs terrains lors de la construction de gares et de chemins de fer au XIXè siècle.

Il a également développé une partie importante de la Ville de Montréal, le long de la rue Notre-Dame, entre les rues McGill et Atwater.

Il a aussi été un homme généreux qui par exemple a apporté une aide financière substantielle aux Sœurs grises, dont il a payé en grande partie la maison-mère. De plus, il a également été un acteur de premier plan lors du retour des jésuites au Canada.

Il fut également très actif au plan social et politique. Sir John A. MacDonald, premier ministre du Canada, l'a d'ailleurs nommé au sénat à titre de représentant de la circonscription sénatoriale des Milles-Îles. Selon Rumilly, il fut également lieutenant-colonel de la milice de Beauharnois et il aurait combattu les Fenians lors de leurs brèves incursions en territoire canadien, incursions qui ont eu lieu dans la région tel l'incident de Trout River, mais ceci ne fut confirmé par aucune « histoire

familiale ». Il est possible que Rumilly l'ait confondu avec son frère Arthur, qui lui était officier de la milice à Napierville.

Charles-Séraphin Rodier est décédé en 1890 à l'âge de 72 ans, laissant une des plus importantes successions francophones du Québec à ce moment-là. De son mariage avec Angélique Lapierre, descendante directe du premier colon de Montréal, Pierre Gadois, il eut douze enfants, dont huit lui survivaient; de ceux-ci, six ont dépassé les 80 ans.



Eva Rodier vers 1894

Trois d'entre eux ont particulièrement aimé Beauharnois. Le premier fut mon arrière-grand-oncle, Léopold Rodier qui a continué d'habiter la maison originale et l'a agrandie. Il eut quatre enfants, dont certains sont nés à Beauharnois, comme notre cousine Yseult qui a vécu jusqu'à l'âge vénérable de 100 ans. Une autre fille Lucile a épousé le célèbre peintre Clarence Gagnon. Le second enfant de Charles-Séraphin Rodier qui a habité à Beauharnois fut sa deuxième fille Marie Louise Rodier, épouse en première noce du journaliste Aimé Gélinas, éditeur du journal « La Minerve ». Elle habitait une belle maison de pierre (une des « Maisons de l'Hydro »). Plus tard, longtemps après le décès de son mari, elle épousa à Beauharnois en 1895, en seconde noce, le comte Georges des Étangs, un Français venu s'installer à Montréal. Après quelques années, le couple s'établit en France où il est demeuré jusqu'à leurs décès survenus vers 1940-41 pour lui et pour elle en 1942.

Toutefois, c'est mon arrière-grand-mère Eva Rodier Thibaudeau, la plus jeune des enfants du couple Rodier-Lapierre dont la présence fut la plus remarquée à Beauharnois et de loin la plus importante aux plans historique, architectural et culturel.

Son père, nous l'avons vu, avait acheté l'emplacement actuel de la Pointe Saint-Louis, du moulin à farine et du moulin à laine. Il avait déboursé la somme de $15,000 pour tous ces terrains et leurs bâtiments. Il projetait d'y construire, pour les ouvriers, un quartier résidentiel proche de leurs lieux de travail. C'est qu'à l'époque il n'y avait aucun transport en commun, sauf les trains et la plupart [illegible]

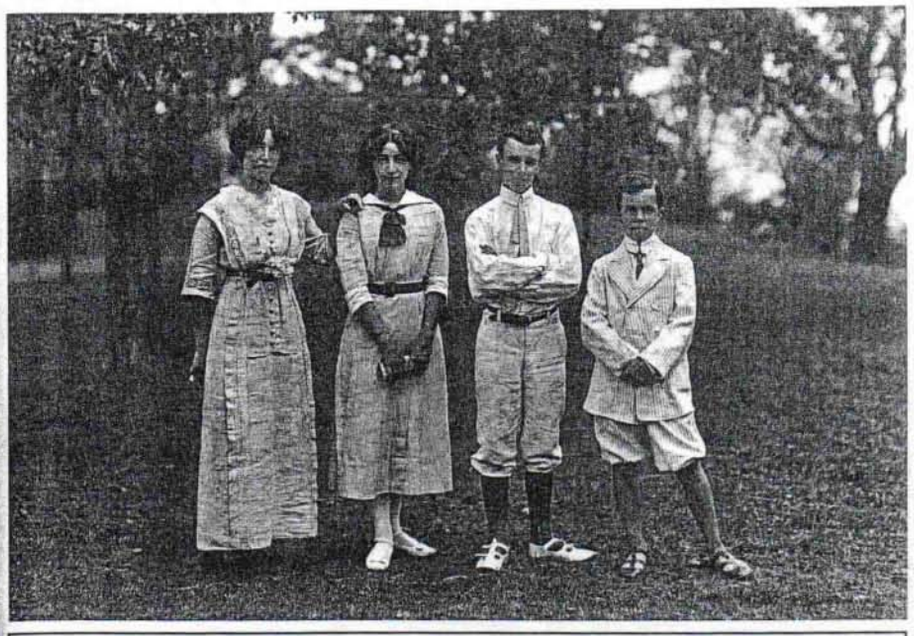
pouvaient se payer des chevaux. La marche à pied étant donc le seul moyen de locomotion. On avait même prévu l'emplacement d'un quai au bout de la Pointe. Les plans de ce projet existent toujours aux Archives nationales du Québec. Ce projet n'a jamais vu le jour et le terrain est resté inutilisé, étant beaucoup trop rocailleux pour servir à l'agriculture.

Cependant, ce site, si rocailleux qu'il fût, était magnifique : une grande pointe de 33 hectares entièrement boisée, située à la rencontre de la rivière Saint-Louis et du lac du même nom qui, en réalité, est un élargissement du Saint-Laurent.

Mon arrière grand-mère Eva Rodier, de même que son mari Alfred Thibaudeau, aimaient beaucoup cet emplacement, qui toutefois demeurait difficile d'accès pour des résidents de Montréal.



L'Honorable Alfred Thibaudeau,



**Les enfants Thibaudeau à Beauharnois vers 1910.
De gauche à droite : Madeleine, Solange, Pierre et Jacques**

Pour y aller, vers 1866, il fallait se rendre en diligence du centre-ville de Montréal jusqu'à Lachine, et de là prendre un bateau à vapeur à roues à aubes qui s'arrêtait à Châteauguay et à Bellevue (devenu Léry) avant d'accoster à Beauharnois. Le voyage durait plusieurs heures. Mais le couple Rodier-Thibaudeau maintint son enthousiasme. Depuis un an, ils étaient parents d'une petite fille et ils avaient la vie devant eux.

Ils étaient l'un et l'autre capables d'une grande détermination. Alfred Thibaudeau était descendant de courageux Acadiens. Son arrière grand père, Olivier Thibaudeau et sa femme Elisabeth Melanson avaient quitté d'eux mêmes et parents âgés échappant ainsi à la déportation. Ils étaient arrivés à Québec en 1757.

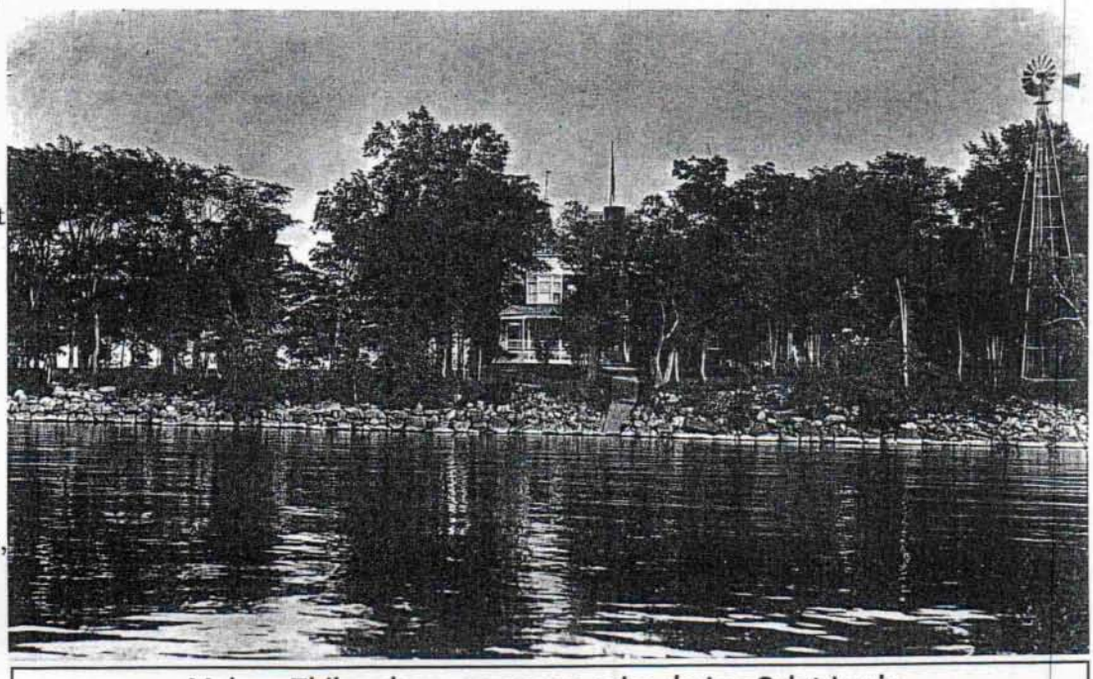
Le couple Rodier-Thibaudeau décida donc, avec l'accord de la succession Rodier, de construire une grande résidence d'été de style victorien, le style de leur époque. Ils en confièrent la réalisation à l'architecte Cajetan Dufort qui travaillait souvent pour la famille Rodier.

La maison fut construite en 1895, aménagée en 1896, et occupée seulement en 1897 par le couple et leur fille Madeleine, âgée de trois ans. Puis fin août naquit Solange, leur seconde fille, baptisée à Beauharnois. Plus tard, en 1899 et 1901 sont arrivés Pierre et Jacques, tous deux nés à Montréal. La famille était alors complète.

À cette époque, la maison n'était jamais occupée pendant l'hiver. On y demeurait du début mai à la fin octobre. Les études des enfants se faisaient à la maison, dirigées par des institutrices particulières.

En considérant la maison elle-même, on peut souligner quelques caractéristiques spéciales :

1. *Son architecture, quoique datant de l'ère victorienne, marque une transition entre le victorien*



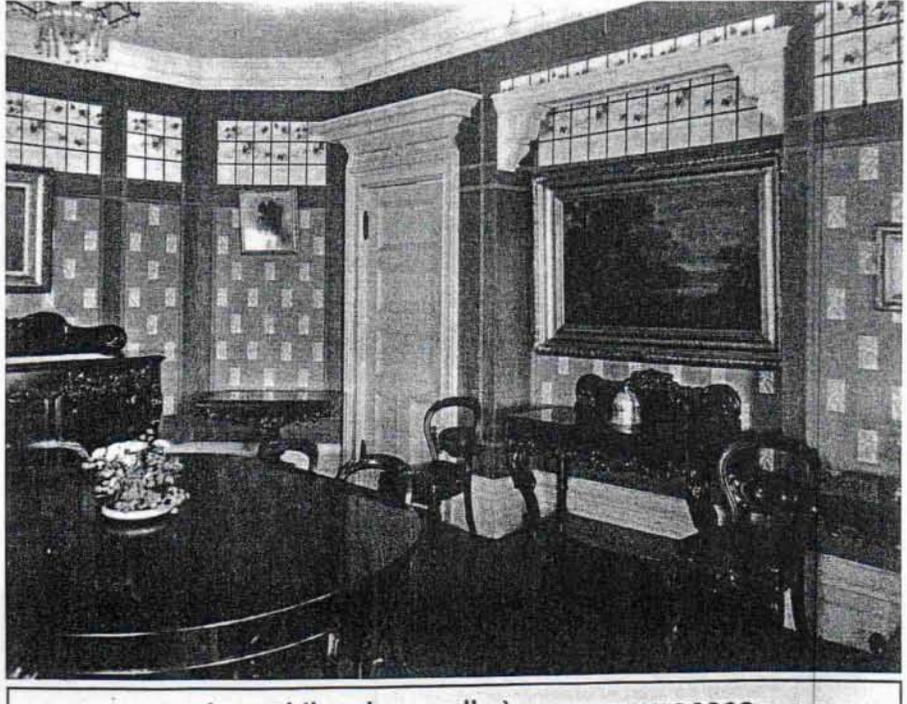
Maison Thibaudeau, vers 1905, prise du Lac Saint-Louis.



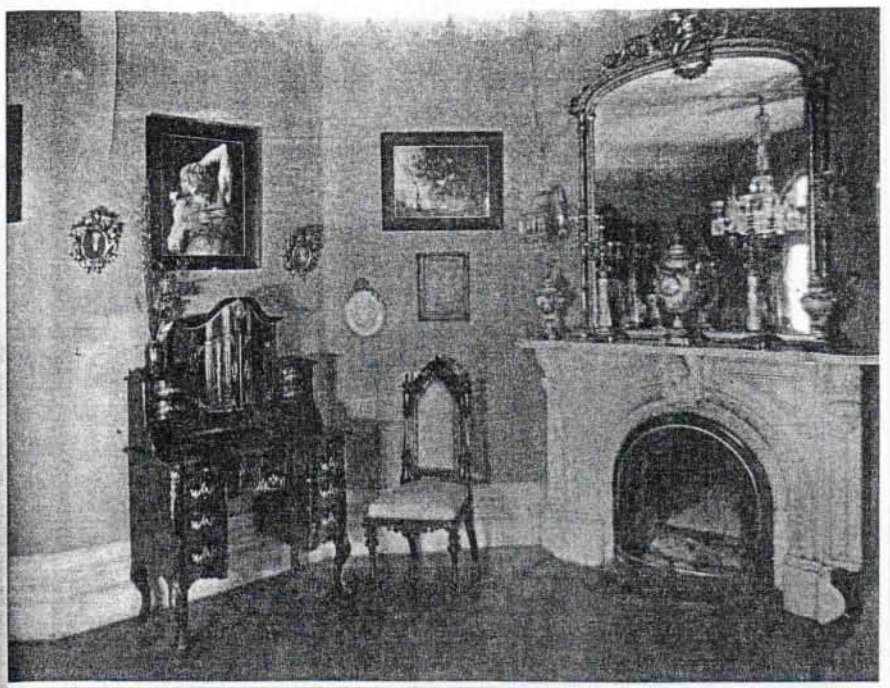
Maison Thibaudeau, vers 1905, prise de la côte

et l'édouardien, puisque l'on y retrouve des caractéristiques des deux styles. Par exemple les tours et le toit sont victoriens, mais les angles des tours extérieures sont typiquement édouardiens. En fait, ces styles architecturaux ne correspondaient pas exactement à la durée de vie de l'un ou l'autre monarque.

2. *La cheminée extérieure qui desservait à l'époque le poêle à bois de la cuisine est probablement la plus haute cheminée résidentielle du Canada, dépassant le toit d'environ quarante pieds.*
3. *Les fenêtres sont très nombreuses, soit plus de quatre-vingt, ce qui est bien rare. Comme le disait toujours ma grand-mère c'est une maison « construite autour des fenêtres ».*
4. *Le toit d'ardoise a trois couleurs différentes avec des motifs qui en font un des toits d'ardoise les plus remarqués au Canada.*
5. *Le grenier est immense: de fait ce devait être un autre étage de chambres, mais il ne fut jamais terminé.*
6. *Les planchers d'origine étaient en pin dont plusieurs existent encore. Dans les pièces importantes du rez-de-chaussée, on a rajouté plus tard des planchers d'érable ou de chêne.*
7. *Les vitraux sont peu nombreux, ce qui est plutôt rare pour une maison victorienne. On en retrouve dans la baie vitrée de la salle à manger, de même que dans un vasistas au premier étage.*
8. *Les pièces sont peu nombreuses pour une aussi grande maison, mais elles sont vastes. Autre fait à souligner, le grand hall d'entrée d'une symétrie parfaite, donnant sur une cage d'escalier exceptionnelle de même qu'un important hall à l'étage, ce qui est également peu commun pour l'époque. Les boiseries et les moulures de plâtre sont aussi remarquables et dans un excellent état de conservation. Deux splendides manteaux de cheminées de marbre blanc se retrouvent dans la maison, soit dans le grand salon et dans la salle à manger. Toutefois, à l'origine, on y retrouvait des manteaux de cheminées victoriens en bois, alors que ceux-ci, de style géorgien, proviennent d'une ancienne résidence montréalaise de la famille située au 127 rue Drummond au Centre-Ville*



Maison Thibaudeau, salle à manger, vers 1920



Maison Thibaudeau, salon, vers 1920

(démolie vers 1910). Lors de la démolition de cette maison de Montréal, les manteaux de cheminées furent transportés et installés à Beauharnois. Celui du salon est orné d'un médaillon qui présente une dame au décolleté assez prononcé. Ce fut d'ailleurs à l'origine d'une anecdote familiale amusante. Mon arrière-arrière-grand-mère Angélique Lapierre-Rodier qui vécut jusqu'en 1906 résidait avec sa fille Eva Rodier-Thibaudeau dans la maison de l'avenue Drummond. Dans un petit salon attenant à sa chambre se trouvait cette cheminée. Or pour s'occuper de la vielle dame, une religieuse venait quotidiennement auprès d'elle. Offusquée par le fameux décolleté, elle confectionna un corsage de satin rose et le fixa au bon endroit sur le médaillon de marbre.

9. *Le mobilier de la maison est d'origine diversifiée. Quelques meubles sont récents, d'autres datent des années 1920-30. Mais plusieurs sont authentiquement victoriens, fabriqués vers 1850 par des artisans de la ville de Québec pour Isidore Thibaudeau, mon arrière-arrière-grand-père. Il habitait une grande maison, à Québec, au 5 rue Ste-Geneviève. Époux de Laure Drolet, fille de Gaspard Drolet, auditeur général de la Province, ils eurent dix enfants malheureusement tous décédés du vivant de leur père, sauf l'avant dernier, Alfred, qui fut son unique héritier. Celui-ci transporta à Beauharnois les meubles de Québec qui sont donc plus anciens que la maison. Et il est certain que certaines pièces furent dessinées pour les meubles qu'elles devaient recevoir. Notons entre autres, la grande table de la salle à manger qui peut accueillir vingt-quatre personnes. Ces meubles victoriens sont presque tous en acajou ou en palissandre, solide ou plaqué, selon la mode de l'époque.*

Le coût de construction fut assez imposant pour l'époque, soit environ $6,000!

L'année suivant l'emménagement soit 1897, Eva Rodier-Thibaudeau a formellement acheté une partie du terrain de la succession de son



Famille de C.S. Rodier et Angélique Lapierre
Au centre, avec son père, Eva

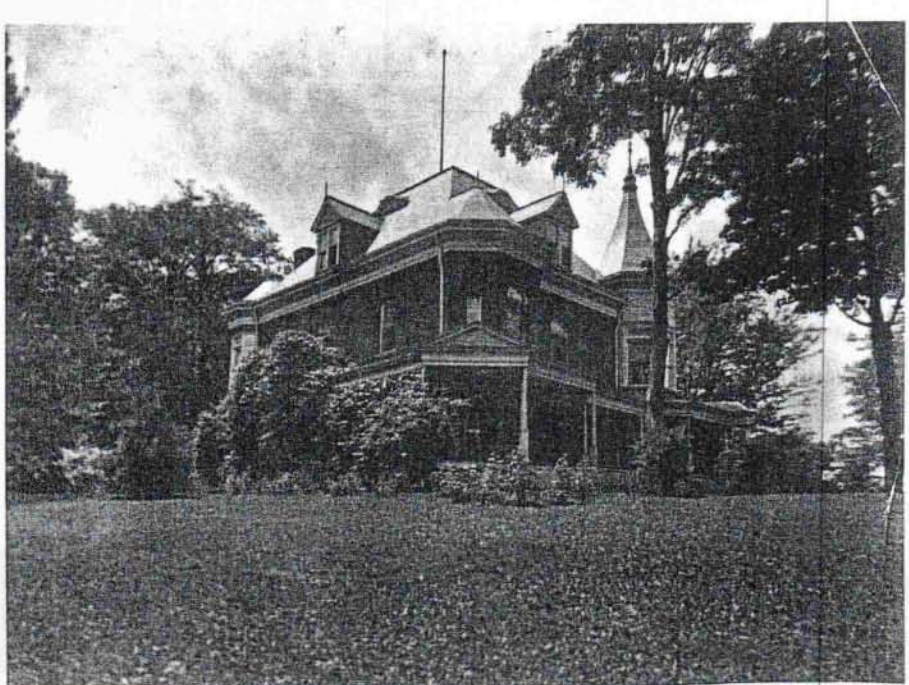


Eva Rodier-Thibaudeau, costumée en « marquise de Beauharnois », vers 1897

père. Ce terrain se limitait alors à l'emplacement actuel de la maison et des pelouses. Ce n'est que plus tard, vers 1919, que le reste de la propriété actuelle fut acheté de la succession. Par la suite, le terrain fut quelque peu amputé lors d'une expropriation rendue nécessaire par les travaux d'élargissement de la route 132; mais par ailleurs vers 1970 il fut agrandi d'une parcelle le long de la rivière Saint-Louis suite aux travaux de dragage de la baie Saint-Louis, à l'embouchure de la rivière, par Hydro-Québec.

Une maison de ce genre possédait également des dépendances. La première était un bâtiment servant entre autres d'écurie, qui à l'époque fut construit entre la maison et le lac Saint-Louis sur l'emplacement actuel de la pelouse. La grande pelouse ne fut aménagée que plus tard. Ce fut une erreur de placer une écurie si près de la maison, et en haut des vents dominants! Mon arrière-grand-père l'ayant constaté, mais ne voulant pas que son épouse la remarquât, aurait tout simplement fait couper des arbres dans le bois pour les placer devant l'écurie! Mal lui en prit, car elle a immédiatement remarqué le stratagème avant même de descendre de la calèche! Donc quelques années plus tard, ce bâtiment fut déménagé au bas de la côte. Les beuglements de la vache et les hennissements du cheval, sans compter l'odeur du fumier en ont constitué les principaux arguments. D'après les témoignages de ma grand-mère Solange Thibaudeau-Hone et de sa sœur, ma grande-tante Madeleine Thibaudeau, ce fut toute une entreprise. Le bâtiment fut descendu sur d'immenses rouleaux et l'opération fut compliquée par le fait que notre chemin tourne juste au bas de la côte. Il fut placé à la croisée du chemin actuel qui mène à la cabane à sucre. Dans ce bâtiment, en plus de l'écurie se trouvait une stalle pour une vache laitière, une sorte de garage pour la calèche et une buanderie. À l'étage il y avait un grenier à foin et une chambre où logeait le jardinier, chose courante à l'époque. Par la suite, lorsque le cheval de la famille, prénommé Mars, fut remplacé par une automobile, ce bâtiment fut converti en logement où des amis et connaissances effectuaient de courts séjours. Malheureusement, il fut détruit par un incendie vers 1938. Le puit d'eau potable qui desservait ce bâtiment et la grande maison existe toujours.

Peu après la construction de la grande maison on ajouta aussi sur le terrain un magnifique



Maison Thibaudeau, vers 1920

kiosque (qu'aujourd'hui on appelle couramment de son terme anglais « gazebo »). Ce kiosque est toujours là et est un des endroits des plus agréables, situé dans un bosquet de lilas presque au bout de la pointe et exposé aux brises du fleuve, ce qui est très apprécié, surtout en été.

Un jeu de croquet a été installé près de la maison côté ouest, et aussi un carré de sable assez important pour les enfants. Enfin, au bas de la côte, un tennis fut aménagé d'abord sur gazon, puis sur terre battue. Il a subsisté jusqu'en 1983.

Un garage auquel était jouxté un autre logement, un petit camp pour visiteurs (qui à l'origine était un atelier destiné à la construction de chaloupes, bateaux à voile et autres embarcations), fut également bâti près de la maison au début du XXème siècle. Ce garage fut démoli vers la fin du XXème siècle et remplacé au début du XXIème siècle par un autre garage de mêmes dimensions, assorti d'un « guest house » et d'une bibliothèque.

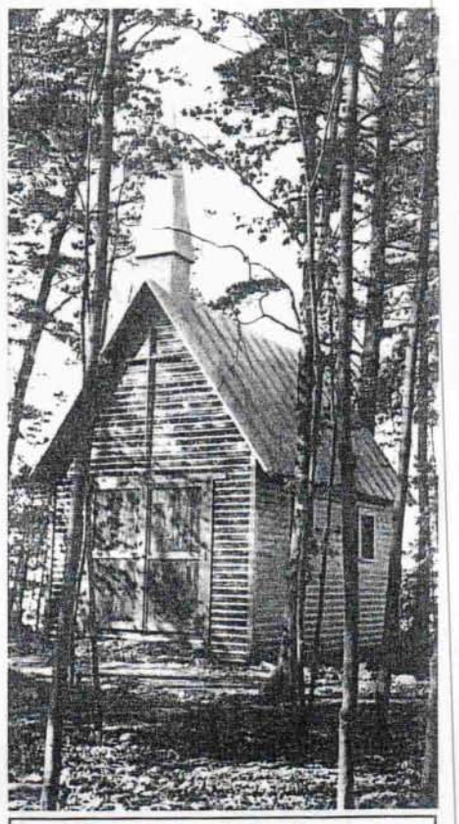
Quatre cabanes à chaloupes en bois ont aussi été construites vers 1920-25, dont deux subsistent encore aujourd'hui. Une de ces anciennes cabanes était érigée au-dessus du plan d'eau où était amarrée une belle grande chaloupe. On y embarquait et on en débarquait dans la cabane par un petit escalier de ciment. Ma mère, Elisabeth Hone-Bellemare, née en 1930, garde des souvenirs très précis de cet aménagement et des délicieuses promenades sur le fleuve spécialement à l'heure du soleil couchant, en compagnie de sa grand-mère madame Thibaudeau, et de son oncle Jacques. Elle nous raconte qu'avant de gagner le large, il fallait franchir à l'aviron une épaisse talle de joncs, doux et odorants qui poussait dans la baie Saint-Louis, peu profonde en ces années là. Il y eut même une période où il était possible de la franchir à pied, selon les souvenirs de mon grand-oncle Jacques Thibaudeau. Par la suite, les dragages successifs de la baie Saint-Louis ont complètement modifié son lit.

Un quai de ciment, excédant de quatre à cinq mètres la berge de cette baie fut aussi construit vers 1930 au bout de la Pointe. Son emplacement est encore visible aujourd'hui. Il n'a toutefois pas résisté aux assauts répétés des glaces fluviales.

Une cabane à bain a aussi été bâtie vers 1910-1915 aux abords d'une petite grève formée de façon naturelle par les courants du fleuve. La famille s'y rendait pour la baignade et on se changeait sur place. C'est qu'autrefois, on ne se promenait pas en maillot de bain, alors qu'aujourd'hui, une telle tenue est chose courante, même sur la rue. Il faut ajouter qu'à cette époque, les maillots n'étaient pas confectionnés de tissus synthétiques qui sèchent rapidement. C'était au contraire, des vêtements de laine ou de coton épais, de véritables « armures » couvrant le corps des poignets au cou et du cou aux chevilles, très inconfortables à garder après le bain. On se rhabillait donc immédiatement dans la cabane qui était subdivisée en quatre ou cinq petites cabines, chacune équipée d'un banc et de crochets; elles étaient aussi ornées de motifs décoratifs en bois. Les générations suivantes , celles de ma mère, de ses sœurs et de ses cousines et plus tard celle de leurs enfants, y jouaient souvent. Cette cabane s'est écroulée il y a quatre ans suite à l 'érosion des berges. Elle était située près de la maison de mes grands-parents Hone occupée aujourd'hui par mon frère François. Tel que mentionné, elle était donc face à la grève.

Ce lieu a aussi été utilisé pour la baignade par la population de Beauharnois durant une quarantaine d'année. Mon arrière-grand-mère dut en fermer l'accès vers 1937-1938 suite à certains incidents, dont une noyade.

Une petite chapelle de bois,« Notre-Dame de Beauharnois », fut érigée en 1929. Elle pouvait accueillir 10 à 15 personnes. Elle fut consacrée par Mgr Gonzague Ryckmans,



Chapelle « Notre-Dame-de-Beauharnois » vers 1930

spécialiste des écritures sémitiques de l'Université de Louvain en Belgique, que ma grande-tante Madeleine Thibaudeau avait connu lors d'un voyage à Carthage. Malheureusement, très peu d'offices y furent célébrés. Ce bâtiment est encore en place aujourd'hui et est en assez bon état de conservation.

Un vivier a également été aménagé afin de garder les poissons vivants; et il était alimenté à même l'eau du lac Saint-Louis. À ces côtés un moulin à vent (genre éolienne) propulsait l'eau du lac jusqu'au grenier d'où elle était distribuée aux étages inférieurs. Ce système pouvait représenter un inconvénient de taille l'été, lors de longues accalmies de vent. Un moteur électrique, installé vers 1925, a remplacé cette « éolienne ». Un puit a aussi été creusé près du bâtiment de l'écurie, ce qui assurait un approvisionnement en eau potable pour toute la propriété. Plus tard vers 1958-59, des puits artésiens ont été creusés, mais ils ne sont plus utilisables suite à un empoisonnement de notre nappe phréatique par une usine environnante. C'est pourquoi depuis 1998, nous sommes reliés au système d'aqueduc municipal.

Une petite cabane à sucre fut aussi construite dans les années '20 par mon grand oncle Jacques Thibaudeau qui produisait quelques dizaines de gallons de sirop à chaque année. Dans les années '40, une pollution au chlore a décimé une grande partie de nos érables, et cette cabane à sucre est tombée en désuétude. Elle a ensuite été retapée par mon frère Nicolas qui aujourd'hui poursuit la production acéricole. Jusqu'aux fusions municipales, cette exploitation acéricole était la seule de Beauharnois! En 2005-2006, une nouvelle cabane à sucre plus spacieuse a remplacé l'ancienne, tout en en conservant certains éléments; elle fut construite par mon frère Nicolas.

L'entrée de la propriété était et est toujours ornée de deux grandes colonnes de pierre et d'une grande grille de fer forgé, ce qui est plutôt rare au Québec pour de telles propriétés.

Comme toutes les maisons de l'époque, et surtout les maisons de campagne, la propriété possédait un important jardin potager. Il avait été conçu par le jardinier de la famille, Baptiste Caillon, un Français.

La pelouse n'est pas indigène, loin de là! L'ensemble du terrain est formé d'un ramassis de rochers et de gros cailloux charroyés au cours des siècles par la rivière St-louis et le fleuve Saint-Laurent. Par la suite, une mince couche de terre s'est accumulée, par le processus naturel de formation des sols; des arbres et des plantes indigènes ont poussé. Certains endroits marécageux ont évolués en espaces fertiles, tel le potager. Mais pour aménager une grande pelouse sur ce terrain, c'était « totalement impossible ». Voilà ce qu'on expliquait à mon arrière-grand-mère Eva Rodier-Thibaudeau qui évoquait, en riant, d'amicales discussions avec ses frères, selon ce que raconte ma mère. Il fut malgré tout décidé de transporter de la bonne terre sur ce sol ingrat. On décida d'utiliser comme fond une butte de glaise se qui se trouvait dans la partie ouest du terrain, en bordure de l'ancien chemin de la Reine. Les charrettes se sont succédées durant un été complet, et les semailles du printemps suivant ont donné d'excellents résultats. Cette pelouse centenaire parsemée de grands arbres est naturelle en ce sens qu'aucun pesticide n'est utilisé.

Quant au boisé lui-même, il peut être qualifié d'indigène, mais non pas, croit-on, de forêt vierge ou non-perturbée. Il est probable que des coupes importantes y avaient été pratiquées avant son acquisition par la famille en 1866. Mais son intérêt actuel n'est pas négligeable car les boisés situés en bordure du fleuve sont devenus très rares. Plusieurs espèces en voie de disparitions ou vulnérables y sont présentes, tels que le chêne rouge, le chêne bicolore, le chêne blanc, le micocoulier, le noyer cendré, le caryer à feuilles étroites, et une une espèce d'aubépine dont les deux seuls exemplaires connus au Québec se retrouvent sur notre propriété.

L'entretien de ce terrain nécessitait évidemment à l'époque une importante main d'œuvre. On était loin des appareils automatiques des temps modernes. La maison, quoique construite électrifiée, ne fut alimentée en électricité que quelques années plus tard. Il fallait donc assurer l'éclairage à l'aide de lampes à huile dont il fallait nettoyer les globes chaque jour. Les appareils si courants aujourd'hui tels que les machine à laver, les sécheuses, les lave-vaisselle ou les aspirateurs n'existaient pas encore de sorte que battre un tapis par exemple demandait du temps et des efforts. Les enfants en bas âge des familles nanties n'allaient pas toujours

à l'école, les études se faisant à la maison. C'est pourquoi la famille a déjà eu à son service des institutrices, une gouvernante, une femme de chambre, deux personnes à la cuisine, un jardinier et parfois même une « nounou » pour les très jeunes enfants. Ceci sans compter l'aide temporaire qui pouvait être engagée. Par exemple, la tonte du gazon était quelque chose d'assez spectaculaire. Il y avait une immense tondeuse à gazon construite sur le même modèle que les tondeuses manuelles actuelles et tirée par un cheval. Il fallait d'ailleurs revêtir les sabots de l'animal de « souliers » de cuir afin d'éviter d'endommager la pelouse. De plus, de nombreux arbres et de grosses pierres rendaient les manœuvres difficiles. Vers 1910, à la suggestion de mon arrière-arrière-grand-oncle Edmond Rodier, qui avait séjourné en Californie, il avait été décidé d'avoir sur la pelouse des moutons en liberté qui brouteraient l'herbe! Évidemment, une solution aussi simpliste n'eût pas les effets escomptés : il est vrai que les moutons broutaient la pelouse, mais leur fumier y créaient des zones plus vertes et très denses, alors qu'ailleurs elle était brûlée. Et en plus, la nuit on entendait les bêlements des agneaux qui avaient égaré leur mère! L'expérience dura un été vers 1908-10 et elle ne fut pas renouvelée!

En évoquant le style de vie de ces dernières années du début du XXè siècle, on peut ajouter une autre anecdote amusante. D'importants convois de bois appelés « cageux » transportant les billes de bois surnommées « pitounes » descendaient le fleuve Saint-Laurent et la rivières des Outaouais. Les meneurs avaient pris l'habitude de venir passer la nuit en face de la Pointe Saint-Louis en fixant leurs « cageux » à même huit grands pins blancs qui se trouvaient en bordure du littoral. Les enfants, soit ma grand-mère, ses frères et sa sœur avaient l'interdiction formelle de s'approcher des meneurs de « cagneux » en raison de leur langage « fort coloré » et de leurs expressions peu convenables pour les jeunes oreilles. Les enfants étant ce qu'il est, cette interdiction devint à leurs yeux une « invitation ». Ma grand-mère, jeune fille de 7 ou 8 ans, fut d'ailleurs fort surprise de voir un homme « évacuer de l'eau depuis le milieu de son corps comme un boyau d'arrosage! » Elle fut très étonnée d'une telle prestation.

Nous avons mentionné que la population de Beauharnois utilisait la grève pour la baignade. Également, le bois de grève était ramassé, on venait cueillir des petits fruits, pêcher la barbotte au printemps le long du chemin, et certains enfants venaient jouer dans le bois.

Au moins une fois le reposoir de la procession de la Fête-Dieu fut installé à la grande maison. Tout le village y était.

L'histoire de la Pointe Saint-Louis s'est poursuivie. La grande maison subit quelques modifications mineures dont la plus remarquée fut vers 1915-1920 l'agrandissement de la galerie, du côté nord-est. On supprima la balustrade pour faire place à une sorte de grande terrasse qui dominait la vaste pelouse de même que la vue sur fleuve et la baie Saint-Louis. La famille, par beau temps, y passait de longues heures et c'est là, qu'en été, on recevait les invités. En 1990, la galerie fut refaite selon les plans d'origine.



Maison Thibaudeau, vers 1920

Également, vers 1920, on agrandit quelque peu une autre section de la galerie côté ouest et on grillagea cet endroit. Le soir, on s'y installait à l'abri des moustiques. Un lit y était dressé, recouvert d'une toile de caoutchouc pour la pluie. Mon grand oncle, Jacques Thibaudeau, y dormait la nuit, pendant l'été, durant plusieurs années et aussi plus tard sa sœur Madeleine qui a gardé cette habitude jusqu'au démantèlement, au milieu des années '70, de ce que l'on appelait « le cloître ».

Au cours de la deuxième partie du XXè siècle, de nouvelles constructions sont apparues. En 1939, mes grands-parents Solange Thibaudeau et François Hone, un des pionniers de l'industrie du voyage au Canada, ont fait construire un chalet de bois. Il fut malheureusement détruit par



Vue aérienne du camp des sœurs de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, 1964

un incendie en 1955 et remplacé par un nouveau bâtiment qui est maintenant la propriété de mon frère François. En 1943, un deuxième chalet fut construit par un ami de la famille et beau-frère de mon grand-oncle Pierre Thibaudeau, monsieur Charles A. Bergevin, fils de l'ancien député Achille Bergevin. Ensuite, ses sœurs jumelles Diane et Olga Bergevin ont fait construire un tout petit chalet à côté de celui de leur frère. Puis ce fut mon grand-oncle Pierre Thibaudeau qui construisit son propre chalet quelques années plus tard. En 1957, mes parents Elisabeth Hone et Jacques Bellemare ont eu, eux aussi, leur chalet qui fut agrandi à deux reprises; puis il est devenu la résidence de mon frère Nicolas et de sa famille et il fut alors passablement rénové. En 1958, ce fut ma tante Béatrice Hone, jeune mariée, qui se fit construire un chalet, mais elle ne l'occupa que très sommairement; elle décéda très jeune à l'âge de 27 ans. Deux de ces chalets sont aujourd'hui disparus, soit celui de Pierre Thibaudeau suite à une démolition volontaire et celui de Charles A. Bergevin suite à un incendie, conséquence indirecte de la tempête de verglas de janvier 1998. Les chalets des sœurs Bergevin et de feu ma tante Béatrice Hone sont la propriété de membres de la famille.

Les bâtiments supplémentaires les plus importants furent ceux du camp des sœurs Notre-Dame du Bon Conseil de Montréal qui furent construits en 1949 à l'extrémité ouest de la propriété. Ce camp de vacances était destiné aux jeunes filles de milieux défavorisés, puis par la suite il reçut des familles défavorisées avant d'être fermé en 1979 à cause de la trop forte pollution atmosphérique causée par l'usine Elkem. La communauté a transporté certains bâtiments au Camp familial Bosco de Valleyfield, les autres furent démolis.

La présence des sœurs Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Montréal sur notre terrain s'explique facilement. La fondatrice de cette communauté à vocation sociale était Marie Gérin-Lajoie, bien connue de mon arrière-grand-mère qui s'est toujours impliquée dans des œuvres à caractère social.

Ainsi, c'est elle, Eva Rodier-Thibaudeau qui, avec quelques autres, initia le projet de fondation de l'Hôpital Ste-Justine pour Enfants : débuts modestes à Montréal vers 1905-10 par l'installation, dans une petite maison, de quelques lits d'enfants et le regroupement d'un personnel médical réduit auquel s'est jointe le Dr Irma Levasseur, première femme médecin francophone du Québec. Ce petit groupe a baptisé l'hôpital « Sainte-Justine » du nom d'une des rares saintes-enfants. Puis le projet prenant de l'ampleur, mon arrière-grand-mère, alors jeune mère de quatre enfants, souhaita qu'une autre personne en prenne la relève. Elle pensa à madame Lacoste-Beaubien, femme sans enfants, très intelligente et excellente organisatrice; et de plus elle se prénommait Justine!

Eva Rodier-Thibaudeau fut aussi présidente pendant plus de trente ans de la Fédération nationale Saint-Jean Baptiste qui avait été fondée par Marie Lacoste Gérin-Lajoie (sœur de Justine Lacoste-Beaubien), Caroline Béique et d'autres. Cette Fédération s'intéressait aux femmes ouvrières, secrétaires, employées domestiques etc. qui se regroupaient lors de réunions où on leur présentait, par exemple, une conférence culturelle, une pièce musicale, un exposé sur leur droits de travailleuses. La « Bonne Parole », une revue mensuelle, complétait ces activités. La Fédération nationale Saint-Jean



Eva Rodier-Thibaudeau avec Mgr (plus tard cardinal) Léger chez les sœurs Notre-Dame-du-Bon Conseil, vers 1950



L'Honorable Alfred Thibaudeau vers 1920

Baptiste (à ne pas confondre avec la Société Saint-Jean Baptiste) fut dissoute vers 1955.

La fille du même nom de Marie-Gérin-Lajoie devint religieuse, et fondatrice de la communauté Notre-Dame du Bon Conseil de Montréal. Eva Rodier-Thibaudeau la connaissait donc très bien et elle a toujours soutenu ses œuvres. C'est pourquoi elle l'a invitée à venir installer ce camp d'été sur la Pointe St-Louis.

Soulignons également que Sœur Marie Gérin-Lajoie était la cousine germaine de mon grand-père François Hone, fils de Gabrielle Gérin-Lajoie et de Jules Hone, pionnier de l'industrie touristique canadienne.

Outre le domaine social, le couple Rodier-Thibaudeau suivait de près la vie culturelle et politique de Montréal et du Québec, intérêt qu'ils avaient puisé l'un et l'autre dans leurs milieux familiaux respectifs.

Eva Rodier, nous l'avons vu, était issue d'une famille importante de Montréal. Alfred Thibaudeau, tel que mentionné plus haut, était descendant d'Acadiens et originaire de Québec; il était le fils d'Isidore Thibaudeau qui fut député, ministre et chef de l'opposition au Conseil législatif du Québec. En 1878, il céda son siège à l'étoile montante du Parti Libéral du Canada, Wilfrid Laurier, qui a conservé ce siège de Québec-Est pendant quarante ans. Isidore Thibaudeau fut aussi le président-fondateur de la Banque nationale du Canada, une des premières banques canadiennes-françaises. Il ne faut pas confondre cette banque avec la Banque nationale actuelle, qui est issue de plusieurs banques, dont la Banque nationale fondée par Isidore Thibaudeau et la Banque Jacques-Cartier fondée par Charles-Séraphin Rodier. La plupart des autres banques de l'époque étaient administrées exclusivement par des anglophones d'origines écossaises ou anglaises.

Alfred Thibaudeau fut nommé au Sénat en 1896, à l'âge de 36 ans, ce qui en fit un des plus jeunes sénateurs de l'histoire du Canada et il y est resté jusqu'à sa mort en 1926. Il avait refusé l'offre de devenir Lieutenant-Gouverneur du Québec. Son oncle, Rosaire Thibaudeau, également bien connu à Montréal, a aussi été nommé au Sénat. C'est dire qu'en cette chambre, l'oncle et le neveu occupaient deux sièges sur un total de vingt-quatre alors que les sénateurs étaient nommés à vie. Un autre oncle, Élie, fut également député à la chambres des Communes.

C'est probablement cette proximité politique qui l'a incité à organiser un important « pique-nique » à la Pointe Saint-Louis lors de la campagne électorale de 1908. Wilfrid Laurier y était. À l'époque, on appelait « pique-nique » les grands rendez-vous électoraux estivaux où les partis servaient du poulet grillé, le tout, bien entendu, arrosé de bière et de « petit blanc »!

Le couple Rodier-Thibaudeau eut aussi l'occasion de recevoir d'autres visiteurs de marque à Beauharnois ou dans leur résidence montréalaise située dans le fameux « Golden Square Mile » où se



Le couple Rodier-Thibaudeau en voyage de noces à paris, 1894

retrouvaient quelques rares familles francophones comme les Forget, les Dandurand et d'autres.

En ce temps-là on ne se visitait pas simplement pour prendre le thé ou un repas, mais on venait souvent pour plusieurs

jours, ou quelques semaines. La liste des visiteurs de renom est intéressante. On peut mentionner Louis Blériot, premier aviateur à avoir traversé la Manche, des écrivains, tels que Paul Claudel, Antoine de Saint-Exupéry, Alain Grandbois, Marie Noël, Marie Le Franc, des philosophes tels que Étienne Gilson et Jacques Maritain accompagné de son épouse Raïssa, des scientifiques tels que Georges Lemaître, le comte Marc de Hemptine, Charles Manneback, Manuel Sandoval Vallarta, Neils Bohr et Mgr Gonzague Ryckmans, des politiciens tels que Wilfrid Laurier, déjà nommé, William Lyon MacKenzie King, Lomer Gouin et Honoré Mercier, des aristocrates et des membres de familles royales et impériales, telle que Zita de Habsbourg (née Bourbon-Parmes), impératrice d'Autriche et Reine de Hongrie et veuve de l'ex empereur Charles IV, en compagnie de son fils l'archiduc Otto de Habsbourg, chef actuel de la Maison des Habsbourg, peut-être aussi la reine Wilhelmine et sa fille la princesse Juliana des Pays-Bas et quelques autres aristocrates.

Diverses activités sportives étaient aussi à l'honneur auprès des visiteurs à Beauharnois. La baignade était pratiquée sur place ou aux plages des îles de la Paix ou à l'île aux Cascades (appelée à Beauharnois l'île aux Chevaux). On organisait aussi des parties de pêches, des expéditions de chasse ou tout simplement des randonnées sur le lac en canot, à la voile, à la rame, ou plus tard à moteur. Mon grand-oncle Jacques Thibaudeau fut d'ailleurs le premier à avoir un moteur hors-bord, ce qui le rendait très populaire auprès des autres chasseurs qui devaient normalement ramer de longues distances dans de très lourdes chaloupes.

Au cours des décennies '40 et '50, le tennis et les autres activités de la Pointe attiraient encore de nombreux amis.

Aujourd'hui le tennis n'existe plus, mais d'autres activités sont maintenues et de nouvelles se sont ajoutées : « parties de sucre » en mars, observation des oiseaux, identification de la flore, etc. Elles sont très appréciées de la jeune génération, celle de ma fille Madeleine, de ses cinq cousines et sept cousins.

Les titres de propriété de la Pointe St-Louis ont toujours été assez clairs. Après les propriétaires seigneuriaux, ce furent successivement mon arrière-arrière-grand-père Charles Séraphin Rodier en 1866, la Succession de ce dernier en 1890, mon arrière-grand-mère Eva Rodier Thibaudeau en 1897, mon grand-oncle Jacques Thibaudeau en 1943 et ma mère Elisabeth Hone-Bellemare depuis 1988.

La génération de mon arrière-arrière-grand-père Rodier s'est éteinte avec le décès en 1908 de son épouse Angélique Lapierre Rodier.

Celle de mon arrière-grand-mère avec son décès en 1962. Celle de ma grand-mère, soit la première génération d'enfants à avoir pleinement profité de la propriété, est partie progressivement par les décès de Pierre Thibaudeau en 1975, Madeleine Thibaudeau en 1981, Solange Thibaudeau-Hone en 1995 et de Jacques Thibaudeau en 1997.

La famille occupe donc la propriété depuis plus de 140 ans. Elle a connu trois siècles (XIXè. XXè et XXIè) et deux millénaires. Nous comptons y rester encore longtemps.

Nous avons développé un tel attachement envers la Pointe Saint-Louis et nos amis de Beauharnois que le contraire semble difficile à croire. La pollution excessive des années de forte industrialisation n'a pas eu raison de notre volonté, pas plus que certains accidents environnementaux qui sont aussi venus troubler la reconstruction écologique de l'endroit.

La propriété ne doit pas être appréciée seulement en raison de son patrimoine architectural et historique, mais également pour sa valeur écologique. Les boisés riverains de la plaine du Saint-Laurent sont très peu nombreux et certaines espèces végétales rares se retrouvent chez nous dans cet écosystème.

Enfin, ce lieu a donc occupé une place particulière dans l'histoire de notre région et aussi, par extension, dans celle du Québec et du Canada, et cela à une époque où des canadiens-français se sont beaucoup impliqués dans les milieux culturels, sociaux, politiques, économiques et financiers, ce qui est trop souvent passé sous silence.

Beauharnois, février 2008.

Dominique Bellemare est un résident de Beauharnois. Diplômé en biologie et en droit de l'Université de Montréal, il a également un M.B.A. des HEC. Localement il siège sur le conseil d'administration du Parc archéologique de la Pointe-du-Buisson. Il a également été deux fois candidat du Parti conservateur dans la circonscription de Beauharnois-Salaberry et sera également candidat lors des prochaines élections fédérales.